

Les êtres vivants de *Règne animal*

*L'ÉCRITURE ET LES PROCÉDÉS STYLISTIQUES DE JEAN
BAPTISTE DEL AMO DANS RÈGNE ANIMAL*

EGILEA: ANDONI LARIZ

FRANTSES FILOLOGIAKO GRADUA, 4. MAILA (2016-2017 URTEA)

ZUZENDARIA: LYDIA VAZQUEZ

1.-TABLE DES MATIÈRES

1. Table des matières	1
2. Introduction	2
3. Trajectoire personnelle et littéraire de l'auteur	4
4. L'idéologie animaliste	6
5. Structure de <i>Règne animal</i>	8
6. Écriture de Del Amo	11
a. Portrait des animaux	11
b. Portrait des personnes	15
7. Conclusion	22
8. Épilogue : entretien avec Jean Baptiste Del Amo	23
9. Bibliographie	25

2.-INTRODUCTION

Dans ce travail, j'ai analysé la rhétorique de Jean Baptiste Del Amo dans son roman *Règne animal*, et particulièrement les figures de la personnification et de la réification. Avant de commencer cette analyse, je ne connaissais pas cet auteur mais j'ai choisi ce travail car je cherchais un ouvrage contemporain pour pouvoir travailler sur une langue française vivante et moderne. En effet, je pense qu'une langue moderne peut être plus utile dans les rapports humains et dans mon futur professionnel.

Mon objectif était d'améliorer mon français dans tous les aspects de la langue, et surtout mes compétences communicatives en français. En outre, je m'intéresse à mettre en valeur la diversité et la multiculturalité (CG6), et à approfondir ma capacité de critique et d'autocritique (CG8) en étudiant un auteur toulousain et sa vision de la vie, car elle me sert à enrichir la mienne et me facilite la tâche d'employer le français dans un contexte approprié. Plus spécifiquement, dans ce travail j'ai développé ma connaissance de la littérature d'expression française (CE3), ainsi que ma compétence pour analyser, interpréter et commenter ces textes (CE18).

Ainsi, je propose une analyse fondée sur l'écriture de l'auteur. J'examine cette écriture en prenant en compte le traitement des personnages dans le roman. Avant, j'ai dû développer plusieurs points pour situer le thème : la trajectoire de l'auteur, l'idéologie animaliste, ainsi que la structure de l'œuvre.

La tâche la plus difficile pour arriver à cette analyse a été la lecture et la compréhension de l'œuvre. Avec la première lecture, je n'ai compris presque rien ; le lexique très recherché et riche fait de cette œuvre, une des plus difficiles qu'il m'a été donné de lire. Pour bien comprendre le roman, j'ai dû lire le texte une deuxième et une troisième fois. Cependant c'est, à mon avis, pendant ces lectures que j'ai appris le plus.

Dans l'écriture, j'examine les figures stylistiques de la personnification et la réification. Ainsi, je montre comment Del Amo a construit des portraits positifs des animaux humanisés, à travers leur singularisation et leur héroïsation en leur attribuant une capacité de pensée et de langage. Par ailleurs, j'analyse les portraits des êtres humains animalisés liés à la violence, à la brutalité, à l'incapacité de réflexion, à la lâcheté et à l'esprit grégaire, faisant montre d'une conduite amoralisée. Ils ont, en plus, des besoins animaux prioritaires comme la faim et la cupidité. Del Amo construit pourtant des portraits humains très complexes. Par l'analyse de ces portraits, je dévoile l'objectif que l'auteur a de gommer toute hiérarchisation entre personnes et animaux dans ses personnages, ce qui permet au lecteur de les juger pareillement.

Enfin, je suis ainsi arrivé à une conclusion générale : la rhétorique de *Règne animal* est au service d'un message animaliste qui combat l'infériorité des animaux face aux hommes.

J'ai ajouté un épilogue. Il inclut l'entretien que j'ai eu la chance d'avoir avec Del Amo. Cet entretien m'a aidé à comprendre mieux le roman et il m'a donné une autre perspective sur la complexité des personnages de la fiction.

3.-TRAJECTOIRE PERSONNELLE ET LITTÉRAIRE DE L'AUTEUR

Jean-Baptiste Del Amo, de son vrai nom Jean-Baptiste Garcia, naît à Toulouse en 1981, dans un milieu modeste. Plus tard, il déménage à Grenoble, puis à Montpellier. Paris ne le séduit guère.

Dans sa formation, il suit un cursus littéraire, mais il aime le compromis social et les approches sociologiques.

Il n'est donc pas étonnant qu'il ait travaillé comme éducateur social. Toutefois, ses premiers prix littéraires le conduisent à avoir une bourse de création littéraire. C'est ainsi qu'en 2010, il a été pensionnaire de la Villa Médicis, centre de l'Académie de France à Rome. Cet auteur est connu par son engagement en faveur de plusieurs causes. Par exemple, il a participé dans une mission humanitaire contre le sida en Afrique. En outre, en 2016 il s'engage avec l'association L214 contre la maltraitance animale. En faisant des vidéos choc, cette association a rendu visibles dans l'espace public les pratiques cruelles au sein de certains élevages et abattoirs. Cet état des choses, insoutenable aux yeux de l'auteur, légitime le combat éthique et social autour de la condition animale.

À propos de son parcours littéraire, il commence à écrire et publier depuis très jeune. En 2006, il obtient le Prix du jeune écrivain de langue française pour *Ne rien faire*, qui est écrit à partir de son expérience de quelques mois au sein d'une association de lutte contre le VIH en Afrique.

Ensuite, en 2008, il publie son premier roman : *Une éducation libertine*, où il évoque l'homosexualité, la prostitution et le libertinage bourgeois, qu'il situe au XVIII^e siècle. Ce livre est à mi-chemin entre le roman historique et le roman d'apprentissage. Pour cette œuvre il obtient le prix Laurent-Bonelli Virgin-Lire ; il figure dans le dernier quartet du Goncourt ; et finalement il obtient le Prix Goncourt du premier roman. Il est également récompensé avec le Prix François Mauriac et le Prix Fénéon. Ce roman va être traduit dans de nombreuses langues, dont l'espagnol dans la maison d'édition Cabaret Voltaire, version qui connaîtra un grand succès.

En 2010, son deuxième roman : *Le sel*, recevra le Prix du « coup de cœur des libraires ». Il traite la maltraitance psychologique ou comment l'attitude des parents peut détruire une fratrie, et toute une famille.

Il rédige aussi la préface d'un livre consacré aux photographies d'Hervé Guibert que Gallimard édite en 2011.

En 2013, est édité son livre *Pornographia*. Ce roman parle d'un homme homosexuel qui erre dans les bas-fonds de La Havane, à la recherche d'un giton¹ dont le souvenir, depuis que leurs chemins se sont croisés une nuit, l'obsède. Il s'agit donc de portraits de prostitué(e)s. Ceux auxquels se livre l'homme en croyant reconnaître en eux la figure du giton. Del Amo obtient le Prix Sade pour ce roman ; il est repris en version illustrée l'année suivante, dans sa traduction espagnole. En fait, *Pornographia* avait été conçu comme un travail à deux entre lui et Antoine D'Agata, photographe célèbre de l'Agence Magnum, connu pour ses photos des prostituées du tiers monde, qu'il met en scène s'accouplant avec lui-même dans des autoportraits très crus et très beaux en même temps. C'est ainsi que la prostitution cubaine, dans son double versant homo et hétéro, recrée littéraire et visuellement, se voit concrétisée dans une magnifique fresque qui n'est pas sans évoquer certains des vers les plus connus de Rimbaud (« Le dormeur du val »).

En 2016 paraît son quatrième roman, *Règne animal*, jamais analysé jusqu'à aujourd'hui, et que j'étudie dans ce travail. Il traite un thème actuel, à savoir, la violence qu'on fait aux animaux dans les fermes d'élevage industriel et dans les abattoirs. Ce roman raconte tout, à travers un siècle, du rapport de l'homme avec le règne du vivant et de sa persistance à vouloir dominer et asservir les animaux. L'histoire commence au début du XXe siècle, au sein d'une famille du Sud-Ouest de la France consacrée à l'élevage traditionnel du porc. À mesure que le siècle avance, cet élevage va se développer jusqu'à devenir un élevage industriel de cochons. L'élevage va composer dans le livre une toile de fond et un miroir tendu à la folie des hommes, qui, de génération en génération, vont former un clan de plus en plus retiré et renfermé sur lui-même. C'est l'histoire d'une famille qui va devenir totalement dysfonctionnelle.

Malgré sa très récente publication, ce roman vient d'obtenir de nombreux prix littéraires. Entre autres, le Prix du livre de Nancy, celui de "Les lauriers verts" et en plus un autre attribué par les lecteurs, le Prix du Livre Inter 2017. À cause de tous ces prix, le jeune Toulousain s'est imposé comme un des auteurs les plus talentueux de sa génération et une des voix les plus singulières du paysage littéraire français.

1 Giton : jeune garçon entretenu par un homosexuel.

4.- L'IDÉOLOGIE ANIMALISTE

L'idéologie animaliste met en évidence la place de l'animal dans notre société qui repose sur des fondements culturels ancestraux d'inégalité et de domination de l'homme. Cette idéologie refuse la hiérarchisation humaine du vivant et propose une relation pacifiée de tous les êtres relevant d'une même considération morale.

Elle refuse donc l'infériorité des animaux par principe, face aux hommes.

Cette pensée s'appuie sur les avancées scientifiques puisque les progrès dans ce domaine ont prouvé que les animaux sont des êtres profondément intelligents et doués de sensibilité. Ainsi, a eu lieu un ébranlement de nos croyances. Comme conséquence de la propagation de cette idéologie, on questionne de plus en plus la place des animaux dans notre société et on reconsidère nos rapports à eux mais aussi au reste du monde. Dès lors, c'est un modèle de société et un mode de vie qui se retrouvent bouleversés.

Quel rapport peut-on trouver entre *Règne animal* et l'idéologie animaliste ?

En premier lieu, il faut dire que ce texte n'est ni une thèse, ni un livre politique mais il s'agit d'un roman, d'une saga familiale et porcine. On est alors devant une histoire de fiction.

En second lieu, même si l'auteur n'a pas l'intention d'exposer une thèse à travers ce roman, il défend toutefois ses convictions « animalistes » en montrant une situation, une réalité très crue : celle de la violence de l'homme contre les animaux mais aussi contre les humains. En effet, il fait ainsi réfléchir le lecteur sur les questions clé de la philosophie animaliste, à savoir, la soi-disant légitimité de la souffrance provoquée aux animaux par l'homme à cause de leur exploitation, conséquence de sa domination.

En dernier lieu, en choisissant un thème aussi actuel, je dirais que Del Amo veut changer cette réalité en mettant en évidence cette illégitimité à employer la violence contre cet « autrui animal », une violence trop intériorisée dans la société.

Nous nous trouvons donc face à une fiction, qu'on peut classer au sein d'une pensée écocentriste² et animaliste, à cause de sa vision des choses, des personnages, du regard qu'ils projettent, et, somme toute, de la finalité idéologique de l'auteur.

² Écocentrisme : courant de pensée basé sur le respect de l'écologie, de la nature, de l'environnement. FLYS JUNQUERA, Carmen, MARRERO HENRIQUEZ, José Manuel et BARELLA VIGAL, Julia (2010). *Ecocríticas. Literature y medio ambiente*. Madrid. Edición Iberoamericana Verververt.

Je voudrais enfin mettre en valeur ce roman de vision animaliste et écocentriste pour toute sorte de public, le conseiller comme objet de lecture, pour plusieurs raisons. D'abord, il sert à réfléchir sur une réalité très présente, liée à la vie de tous les lecteurs et toutes les lectrices. Ensuite, il parle d'un thème général mais méconnu et apprend, donc, à tous, à prendre conscience d'une réalité sciemment, et subrepticement, cachée. Finalement, le roman montre comment réfléchir à ce public de toute sorte d'idéologie : il l'aide à penser à la violence, à la souffrance qu'on provoque, sinon directement, du moins indirectement par notre consumérisme. C'est, en effet, un récit d'un grand intérêt qui fait ouvrir les yeux sur notre propre comportement envers les autres, les animaux, les humains, et la nature en général.

5.-STRUCTURE DE RÈGNE ANIMAL

Ce roman a deux grandes parties qui sont divisées suivant la chronologie de la fiction. Ainsi, deux axes forment le squelette de l'histoire. Ces deux axes sont, d'un côté, celui de la vie d'Éléonore, depuis sa naissance jusqu'à l'âge adulte, et d'un autre côté, celui qui concerne les trois générations qui suivent la lignée d'Éléonore, où son arrière-petit-fils Jérôme prend la place protagoniste.

La première partie sert à présenter un univers très noir, où le sang, la souffrance et la violence de l'homme à plusieurs niveaux esquissent un monde d'abattages, de guerre et d'humiliations épouvantable. Elle comprend les deux premiers chapitres du roman.

Par ailleurs, la deuxième partie situe l'histoire, après une parenthèse temporelle, dans une époque moderne. C'est la partie finale, celle de l'anéantissement de toute la famille. La ferme familiale est déjà devenue un élevage industriel porcin et les choses prennent des proportions de plus en plus cruelles. Éléonore est presque effacée de l'histoire, laissant la place principale aux descendants de son fils unique.

Même si le temps du roman est linéaire, suivant dans son ordre l'histoire générationnelle de cette famille, il y a entre les deux parties une coupure claire : il existe en effet une parenthèse d'environ 60 ans, entre 1917 et 1981, juste entre les deux parties, tout au milieu du roman, mais en plus la linéarité chronologique se voit ici interrompue et l'histoire se situe temporellement à sa fin. C'est la partie où Éléonore parle longtemps à Jérôme, son arrière-petit-fils, assumant le rôle de narratrice. Ainsi, l'auteur avance la fatalité de cette famille et ce mode de vie en dévoilant, partiellement, la fin de l'histoire. Désormais, le lecteur sait que l'histoire va mal finir pour la famille d'Éléonore, et adopte une autre perspective dans sa lecture.

Cette disjonction temporelle, due à l'altération de l'ordre linéaire des événements sous forme de prolepse, sert aussi à trancher net et donc à diviser en deux parties bien distinctes cette fiction. Ainsi, on a d'abord les deux premiers chapitres avec la présentation de l'univers noir situé au début du XXe siècle et ensuite, après que l'auteur nous prévienne de la fatalité de l'histoire, les deux derniers chapitres, ceux d'une famille dysfonctionnelle et de la destruction de l'élevage industriel des années 80.

1.-LE PORTRAIT DE L'UNIVERS NOIR

Cette sale terre et *Post tenebras lux*, les titres des deux premiers chapitres décrivent bien l'univers du roman. Une ferme où la famille est habituée à exploiter les animaux et à les abattre sans se montrer sensible à la souffrance qu'elle leur inflige. À part les animaux, les membres de la famille sont eux-mêmes les principales victimes de

leur violence quotidiennement normalisée, puisque cette violence fait incursion dans les rapports entre les personnes jusqu'à faire partie de leur nature.

Par ailleurs, la puanteur très dégoûtante de la ferme avec les excréments et les déchets de toutes sortes qui sont à son origine, va composer, dans cet univers, la toile de fond. On peut dire que la saleté, qui écœure continuellement le lecteur, est la vraie protagoniste.

Le personnage principal, Éléonore, est maltraitée, harcelée, humiliée, par celle qui devrait l'aimer le plus : sa mère, la génitrice. En effet, la génitrice est une vraie assassine : d'abord, on la voit abattre toutes sortes de bétail : poules, canards, pigeons, cochons, elle empoisonne même les petits chats d'Éléonore ... En outre, elle accouche d'un enfant mort né dans l'étable à cochons et elle le laisse manger pour qu'il n'en reste aucune trace. Mais, le plus grave, ce sont toutes les sortes d'humiliations qu'elle fait subir à Éléonore, depuis sa naissance, puisqu'elle la hait pour être née fille. La génitrice est, pour ainsi dire, la cruauté incarnée.

Un corps moribond et maladif du cancer, comme celui du père d'Éléonore, le même corps déjà mort, ainsi que celui de Marcel, difforme après les blessures de guerre, sont minutieusement décrits par l'auteur, formant ainsi un décor charnel et nauséabond de blessures infectées et d'organes infestés. Parallèlement, la mauvaise odeur qu'ils dégagent, décrite en détail, fait sentir et visualiser un portrait très réaliste, toujours très choquant, dans diverses situations, tout au long de cette partie de l'histoire.

On peut dire que ces portraits ressemblent à ceux des dépouilles des bêtes et à ceux des animaux tués par les fermiers tout au long de l'histoire.

Le seul aspect positif dans cette partie de la fiction, c'est-à-dire, l'éclairage auquel le titre *Post tenebras lux* fait allusion, est que Marcel rentre de la guerre, vivant, chez lui. Ce qui pour Éléonore est une raison pour continuer de vivre dans le panorama désolant et étouffant de la ferme. Pourtant, Marcel est presque un monstre quand il rentre, comme une dépouille malformée après avoir subi des blessures très graves et profondes à la guerre. Les sévices auxquels sont soumis les humains lors de la guerre ressemblent à ceux qu'ils font subir aux animaux en temps de paix. Autrement dit, pour les animaux, la vie est un champ de bataille perpétuel où ils deviennent de véritables martyrs.

2.-LA DESTRUCTION DE CET UNIVERS

Del Amo présente une famille de plus en plus dysfonctionnelle. Henri, avec le cancer qu'il a attrapé, comme son grand-père, à cause des produits chimiques employés dans l'élevage. Son fils aîné Serge, qui est alcoolique, malheureux par sa vie attachée à l'élevage et subordonnée aux désirs de son père. Le frère de ce dernier,

Joël, qui travaille à côté de son frère, mais qui est méprisé par le père, qui lui préfère l'aîné. Tous les trois sont habitués à tuer les porcelets et le bétail qui ne sont pas rentables, à marcher au milieu du purin, à écouter les plaintes des truies qui accouchent dans leurs prisons minuscules, à entendre les cris des verrats en rut.

En outre, il y a la famille de Serge et de Joël, dont épouses et enfants, tous mélangés, vivent sous le même toit. Victime d'attaques de schizophrénie, l'épouse de Serge, Catherine, est enfermée dans sa chambre. Elle a besoin des soins de sa sœur Gabrielle qui est mère de deux petits jumeaux. Par ailleurs, on a Julie Marie, la fille aînée de Serge, et aussi Jérôme, fils bâtard conçu par Catherine et Joël. Tous ces enfants grandissent ensemble.

C'est une lignée corrompue à plusieurs niveaux : en outre le manque d'amour et de bonheur, il faut remarquer leur attitude violente, conditionnée par l'entourage : les membres de la famille sont habitués à la castration de porcs et à la tuerie, à tout moment. En plus, les désirs sexuels des humains s'éveillent en parallèle à ceux des bêtes : en effet, pendant la fécondation de truies, chez les hommes se mélangent travail et désir, quand ils rapprochent la verge du verrot du sexe de la truie. Jérôme, le jeune enfant attardé et muet qui observe tout, va intérioriser ces images et ces comportements. Sa dysfonction lui permet de normaliser les désirs incestueux envers sa sœur ou ses cousins, et aussi envers les animaux comme les chiens, de la même manière qu'il parvient à normaliser la tuerie des êtres vivants.

Dans cette atmosphère, l'élevage présente de plus en plus de problèmes. La propagation d'une infection parmi les truies cause beaucoup d'avortements.

Cette ambiance de tueries, d'abattages, de morts en série, a comme conséquence un dénouement tragique : Jérôme commet l'assassinat de sa sœur. Ce qui entraîne l'effondrement de la famille et de tout l'élevage.

Dans cette histoire, un personnage fuit la fatalité finale : le verrot nommé La Bête. Il s'échappe de la ferme, parvenant à s'acclimater à la vie sauvage, tel un sanglier. À la fin de l'histoire, on saura qu'il est le responsable de la propagation de l'infection parmi les truies de l'élevage. La Bête, devenue presque un être mythologique, symbolise ici une espèce de plaie, de châtement divin, une vengeance de la nature contre la violence, les mauvais traitements, les sévices, la sauvagerie, la tuerie humaine, et aussi l'exemple (à suivre ?) de surpassement de ce modèle de vie folle.

6.-ÉCRITURE DE DEL AMO

Dans *Règne animal*, on remarque très vite l'écriture particulière de l'auteur. Son originalité vient des descriptions très longues et très précises, qui parviennent à recréer devant les yeux du lecteur des portraits bien réalistes, et ce dans toute sorte de situations. L'auteur arrive à intégrer parfaitement dans son écriture le regard des personnages. Dû à cette précision, on dirait parfois qu'on est en train de regarder un film.

Ainsi, les lecteurs vivent cette histoire focalisée par les différents regards des héros du roman : avec Éléonore on éprouve toutes les humiliations que la génitrice lui inflige. Avec Jérôme on se plonge dans la communication avec toutes sortes de bestioles bizarres comme les couleuvres et en outre, on s'approche de l'univers des morts. Avec *La Bête*, on ressent la force de la révolte, de l'émancipation et de la récupération de la vie sauvage, de la communion avec la nature.

Pour y arriver, l'auteur fait montre d'un usage stylistique très concret. Pendant tout le roman, les figures stylistiques les plus utilisées sont la personnification des animaux et l'animalisation et la réification des humains. De cette façon, Del Amo parvient à construire des portraits très réalistes d'animaux et d'humains, tout en s'éloignant des conventions sociohistoriques dont nous sommes tous héritiers.

a.- PORTRAIT DES ANIMAUX

Comme on vient de dire, la figure stylistique la plus remarquable employée par l'auteur est la personnification. Ainsi, dans cette histoire de fiction, l'observation de la réalité souffrante des animaux et tortionnaire à leur égard devient le thème principal.

À travers la personnification des bêtes, Del Amo porte le langage à sa limite, puisqu'il suggère ce que diraient les animaux. Si on fait une comparaison avec les minorités comme les noirs ou les femmes qui ont été dominés dans l'histoire, tous ont été considérés des êtres inférieurs, mais dans leur révolte, ils ont su faire usage de la parole comme ressource de combat. En revanche, les animaux sont incapables de s'exprimer face à l'homme par le biais d'un langage articulé et intelligible. Ceci les rend bien plus vulnérables et victimes propitiatoires en puissance. Or, ici c'est comme si l'auteur donnait un moyen d'expression à ces êtres muets pour dévoiler cette insupportable situation de terreur : il leur donne son écriture, sa poésie, une arme pour montrer leur réalité.

Il faut signaler que l'humanisation qu'on peut trouver dans *Règne animal*, n'a rien à voir avec celle de *Les fables* de La Fontaine, où les animaux parlent. Ici les animaux ne parlent pas ; dans ce sens, on a un portrait beaucoup plus réaliste. En revanche, Del Amo présente un portrait dans lequel les animaux éprouvent des émotions et sont sensibles à la violence et à l'asservissement que les hommes leur

infligent. Partant du moyen d'expression qui est le leur, car ils en ont bien un, Del Amo démontre donc qu'ils s'expriment bel et bien mais que leur noblesse les empêche de réagir cruellement contre la cruauté de l'homme. En somme, ils deviennent exemple pour l'homme, pour le lecteur.

Pour dévoiler le caractère insupportable des abattoirs, l'auteur met continuellement en comparaison les corps des animaux et les corps des humains. En effet, à côté des descriptions de la violence subie par les animaux, on a la chance de lire un récit où des corps humains blessés, malades ou déjà morts sont minutieusement décrits. C'est le cas du deuxième chapitre « Post tenebras lux » avec des descriptions très longues sur les abattages massifs des animaux exécutés pendant la Grande Guerre et sur le panorama désolant des soldats morts, mutilés et blessés au front. À travers l'épouvante qu'on ressent en visualisant des corps humains mutilés et écrasés, on parvient à s'identifier avec les animaux et à considérer les abattages massifs comme des massacres, au même niveau que les massacres des humains, comme des génocides puisqu'il s'agit d'êtres vivants comme nous, de frères naturels. Ce qui conduit, évidemment, à un refus de ce genre d'actions de la part du lecteur.

En effet, on a deux exemples remarquables que je vais analyser en profondeur. D'un côté, au début de l'histoire, le cas d'Alphonse, le chien d'Éléonore, et d'un autre côté, à la fin du roman, celui de La Bête, le verrat qui parvient à fuir de la ferme et à s'acclimater à la vie sauvage, tel un sanglier. Ce ne sont pas deux exemples pris au hasard, mais les plus emblématiques de l'œuvre. En plus, par ces deux exemples, Del Amo a recours à la « singularisation », la meilleure manière, dans la personnification animale, de tisser une empathie du lecteur envers l'animal.

Le portrait d'Alphonse, le chien

Dès le début, ce chien va avoir une identité et son propre nom : Alphonse. Comme s'il était un être humain. Ceci va conduire le lecteur à oublier qu'Alphonse (nom typique des humains, atypique pour un chien) est un animal, et à le croire une personne.

De temps en temps, l'auteur joue avec cette confusion sur l'identité d'Alphonse et cela augmente la sensation de se trouver devant une personne. En effet, quand Alphonse est présenté pour la première fois (p. 28), on ne sait pas s'il est un enfant ou un autre être vivant : *Alphonse à qui elle a brisé les reins, la fuit comme la peste*. Car dans le récit il vient d'être question des animaux (*Elle méprise toutes les bêtes ou presque...*) mais aussi des enfants... (*et quand, par hasard, on la voit s'attendrir devant un enfant, c'est parce que...*). Remarquons, en outre, l'utilisation du langage dans *Alphonse à qui elle a brisé les reins*. Le pronom relatif *à qui* correspond normalement en français à une personne.

Dans le récit, l'auteur lui donne aussi un statut différent du reste des animaux et de bêtes de la ferme. Ainsi, on voit souvent que dans la même phrase, les autres bêtes sont nommées par des termes génériques comme *cochons* ou *poules* ; par contre, on ne lit pas, *le chien*, mais : *Alphonse*. On le voit à la page 40 : *Une tige de noyer à la main, suivi par Alphonse, Éléonore mène les deux cochons le long du chemin de terre jusqu'au bois de chênes pubescents*. Contrairement aux cochons, ici Alphonse a sa propre identité, comme Éléonore. On peut trouver un autre exemple à la page 66 : *Elle gratte la terre pour en déloger les vers qu'elle lance aux poules, ou jette des bâtons à Alphonse*. On le voit, les poules n'ont pas la même considération qu'Alphonse.

Je dois préciser, par contre, que, parfois, on peut trouver le nom générique, le chien, en faisant référence à Alphonse. Mais, ce n'est que peu de fois et toujours dans des phrases successives à celles où on mentionne Alphonse, tout simplement donc pour éviter la répétition. Par exemple, à la page 48, on peut lire : *...Éléonore retient le chien par son collier*. Cependant la phrase précédente est : *Alphonse bondit d'un côté..., s'échappe..., puis revient...* Par conséquent, dans le roman Alphonse ne perd à aucun moment son identité propre, celle par laquelle il devient le pair des humains, le frère d'Éléonore.

Par ailleurs, le personnage d'Alphonse est construit comme un être capable d'éprouver des émotions. Ainsi, on peut trouver Éléonore encourageant Alphonse à plusieurs reprises, comme s'il était une personne (p. 48-49) : *Elle mène Alphonse à sa niche et l'encourage à se coucher dans la paille...* Toutefois, Alphonse, humanisé, démontre être meilleur que les humains car quand il va mourir, au lieu de « mourir mal » comme la plupart des humains, dans la plainte et la dépendance, il agit noblement, il va chercher la tranquillité et l'intimité (p.141): *Alphonse cherche un recoin tranquille à l'abri du regard des hommes*. Cet univers d'émotions rapproche Alphonse des êtres humains, certes, mais à des êtres humains « sauvages », « rousseauniens », à ces êtres qui n'avaient pas encore perdu leur naturel, leur humanité, qui n'avaient pas encore sombré dans la barbarie.

À plusieurs moments, Alphonse est un personnage de plus parmi les autres personnes. Il est un héros à part entière, comme Éléonore ou Marcel peuvent l'être. C'est le cas de cet exemple au début du deuxième chapitre (p. 112) : *Depuis la mort du père, Alphonse suit désormais exclusivement Marcel, mais il ne devance plus sa marche ni celle d'Éléonore*. Sa noblesse, en effet, lui fait aimer et souffrir, et son intelligence lui fait distinguer les rôles des différents personnages, et le rôle qu'il doit jouer lui-même à chaque instant.

D'ailleurs, les autres personnages humains de cette fiction considèrent Alphonse comme un être humain, ou presque. On sait, par exemple, qu'Alphonse est une exception parmi les bêtes (p.50) : *Exception faite des restes dont ils nourrissent*

Alphonse. En outre, quand il meurt, Éléonore le traite comme une personne, car elle exprime plus d'émotions que devant les membres morts de sa famille (p. 141) : *Elle s'assied sur le sol et étreint le chien mort, mouillant de ses larmes sa tête lourde comme une pierre... Elle creuse la tombe d'Alphonse... Le jour suivant, elle confectionne une petite croix en planches*. En effet, Alphonse est, surtout pour Éléonore, un ami inséparable dans la rude et insoutenable vie de la ferme.

En conclusion, on peut dire qu'Alphonse est un héros plein d'identité, presque un membre de la famille, un ami fidèle, capable d'éprouver des émotions et plus sensible que beaucoup de personnes de cette fiction. En plus, il a été capable de donner l'amour qu'Éléonore n'a pas reçu de sa mère. Mais c'est un chien. La personnification ici est moins une « humanisation » qu'une dignification du caractère du chien, qui se montre avec les caractéristiques « topiques » du canin : fidèle, généreux, intelligent et noble. C'est, en somme, un portrait d'un être vivant très positif.

Le portrait de La Bête, le verrot mythologique

Ce cochon de proportions énormes, est un symbole polyvalent ; il symbolise, entre autres, la puissance incontrôlable par l'homme. Bien qu'on voie sa personnification, elle est construite sur d'autres caractéristiques différentes de celles d'Alphonse, puisque sa conduite et son attitude vont être la raison principale de son humanisation.

En effet, il aura une identité propre comme Alphonse, mais dans ce cas, il n'est pas une identité reconnue par les autres personnages humains de la fiction. Elle est reconnue seulement par l'auteur du roman. Ainsi, il a un nom propre dans le récit, donné par le narrateur extradiégétique et omniscient : La Bête. Dans ce sens, c'est un des héros principaux, car La Bête est un élément clé dans le dénouement de l'histoire.

La Bête est très grande et très forte. On peut lire : *le corps massif du verrot ou sa masse énorme* (p.414) ; en outre : *La Bête redouble de puissance* (p.415). C'est, comme on vient de le dire, le symbole de la vigueur et de la force incontrôlable. Alors, il est plus qu'un « animal » ; c'est tout le contraire d'un être inférieur à l'homme.

Il peut être aussi beaucoup plus intelligent que l'homme ; il surmonte la capacité de penser d'un animal, du moins d'un animal tel que les conventions nous permettent de le concevoir. Il est si habile qu'il échappe de sa clôture dans la ferme. (p.415) *Le verrot mord, tord et déchire sans mal les mailles du grillage*. Par ailleurs, il a la faculté de fuir les chiens qui le guettent, qui le chassent. Puis, il apparaît comme un vrai leader de la meute. En devenant le représentant des cochons, les victimes les plus maltraitées et torturées de la ferme et des abattoirs, c'est celui qui rend justice et met un peu d'espoir au sein de tout cet enfer.

Comme Alphonse, La Bête est capable d'éprouver des sensations très pointues, ce qui le rapproche des humains : il est capable d'apercevoir les différents sols, l'herbe, le béton... : *Habitué au béton et au caillebotis, il évite d'abord la terre molle, les herbes humides, les fossés recelant peut-être quelque danger.* (p.415). Il est bien humain parce qu'il ressent bien la douleur : *Il ralentit, contraint par son souffle court, son poids et ses articulations douloureuses.* (p.415)

En plus, il a la faculté de se souvenir des choses vécues, comme un être humain : *Des images lui reviennent, surgies d'une mémoire atavique...* (p.417). Il est aussi capable d'observer, de faire des hypothèses et de tirer des conclusions comme une personne : *Le verrat observe la plage et l'emplacement des chiens, mais il lui faudrait passer à travers eux pour parvenir à la berge...* (p.418) Dans ce sens on peut dire que La Bête est beaucoup plus humaine qu'Alphonse. Mais il est vrai aussi que scientifiquement le cochon est l'animal qui se rapproche le plus de l'homme, en fait le plus humain. Ici Del Amo ne s'éloigne donc pas du réalisme mais au contraire il fait preuve de connaissances scientifiques qui lui permettent d'imaginer le caractère de chaque animal de manière individuelle, ce, évidemment, toujours en faveur de cette personnalisation qui « humanise », aux yeux du lecteur, chaque bête, et en particulier La Bête.

Toutefois, il y a une caractéristique bien plus forte qui fait que La Bête devient presque un être humain. À mesure que le cochon s'enfonce dans la nature, il retrouve sa liberté et récupère sa dignité. À ce moment-là, La bête devient le plus humain des êtres vivants. On pourrait dire également qu'il devient un animal mythologique, tel que Moby Dick, car La Bête a gagné la bataille (et c'est là que les majuscules qui le transforment en être presque divin acquièrent tout leur sens) contre le patriarche de la ferme, Henri, qui est lancé dans une poursuite éperdue du verrat (au fond une rivalité mal supportée).

En conclusion, je dirais que La Bête symbolise l'espoir pour toute la souffrance et la violence que génèrent les abattoirs industriels contemporains. Elle symbolise davantage la vengeance à cette folie de vie et de pensée, parce qu'un être comme La Bête, qui a été créé par l'homme en manipulant la génétique avec le but d'améliorer la production de viande, provoque l'effondrement de l'élevage.

b.-PORTRAIT DES PERSONNES

Del Amo construit un monde humain cruel par des portraits très négatifs de personnes : parfois peu civilisés et rudes, et toujours peu sensibles à la souffrance des autres. Si on comprend par *animal* le manque de sensibilité envers les autres, ici on a des personnages humains très animalisés. En effet, l'animalisation et la réification vont être les deux figures stylistiques que l'auteur exploite sans cesse. Or, il faut dire que

ces personnages humains sont à la fois des êtres très complexes car, bien que les victimes innocentes de ce monde humain soient les animaux, les êtres humains vont aussi devenir la cible de cette brutalité. Ces personnes sont, alors, à la fois bourreaux et victimes. On peut voir cela dans le personnage de la génitrice, par exemple. Après avoir été l'être le plus cruel qu'on peut s'imaginer, à la fin de l'histoire on se rend compte que son caractère et ses actes sont nécessaires si elle veut s'en sortir dans une vie dure et difficile.

Ainsi, l'auteur n'a pas traité ces personnes comme de simples brutes car elles sont victimes et prisonnières de cette exploitation porcine ; plus précisément, prisonnières d'une pensée, celle du déterminisme social, et familial. Dans la fiction, on voit que cette pensée se transmet, en héritage tacite, de génération en génération.

Ce rôle de bourreau et de personnage complexe fait qu'on a des héros très originaux et en même temps très réalistes. En effet, l'auteur parle de personnes actuelles et bien réelles et sur un thème pertinent qui nous incombe : les abatteurs d'animaux.

Pour se faire une idée claire de ces portraits, je vais maintenant rédiger une liste des principales caractéristiques des personnes de ce roman. Toutes ces caractéristiques rapprochent ces personnes des animaux. En effet, l'auteur ne perd aucune occasion de mettre au même niveau animaux et êtres humains, comme dans cet exemple, correspondant à l'enterrement du père d'Éléonore : *De jeunes enfants, gris comme des rats dans leurs costumes de cérémonie, courent entre les stèles et jouent à chat* (p.94) Des exemples pareils, on les aura pendant tout le roman.

Voici les caractéristiques des héros humains liées à leur réification :

- Le silence omniprésent : Les membres de la famille sont plongés dans le travail silencieux de la ferme. En plus, c'est une famille où, comme chez les animaux, on ne parle pas. Dans la vie en commun règne le silence et le manque de communication. De là, en accord avec son caractère taciturne, ils n'expriment aucune émotion affective entre eux. Par ailleurs, dans son écriture, l'auteur se débarrasse de toute psychologie, ce qui donne l'impression qu'il ne parle pas d'une personne. Il décrit une intériorité par l'observation et le repérage. Ainsi, le lecteur peut deviner l'intérieur du personnage.

- Membres d'une famille dysfonctionnelle : La conséquence de l'exploitation de cet élevage, de génération en génération, sera la décadence de cette famille ; on aura des membres de plus en plus problématiques. Le résultat, ce sont des personnages solitaires et bizarres ; même un « demeuré », comme c'est le cas du dernier de la lignée, Jérôme, l'arrière-petit-fils d'Éléonore. L'unité de famille dysfonctionnée apparaît comme la métaphore d'un mal de vivre, d'une dérive de la société et de notre monde. Ainsi, pour avoir géré cet élevage industriel, cette famille deviendra une lignée malade et maudite.

Les deux dernières générations présentent un cadre familial de plus en plus problématique : Deux frères, Serge et Joël ont eu chacun un enfant avec Catherine, même si elle est l'épouse de Serge ; Catherine souffre de la schizophrénie et elle n'est pas capable d'élever ses enfants ; son époux Serge est alcoolique à cause de sa vie malheureuse à la ferme. C'est un exemple d'une famille destructrice et détruite.

- Beaucoup d'entre eux perdent leur apparence humaine : Pour les durs événements vécus, mais aussi, pour les conséquences souffertes, il y a des personnes qui deviennent presque des monstres, comme Marcel quand il rentre de la Grand Guerre avec tout le visage défiguré, ou comme le père d'Éléonore, ou son fils Henri, tous les deux malades d'un cancer. À différents moments du roman, leurs corps épouvantables sont décrits dans de longs récits avec de tout petits détails. Ces corps ressemblent aux dépouilles du bétail mort.

Pour éviter sa honte causée par sa monstruosité et sa laideur, Marcel échappe aux regards d'autrui. On le voit dans cet extrait où la similitude avec les animaux est soulignée par l'auteur : *Éléonore se contente de laisser son assiette couverte près du feu, d'attendre son retour et de le regarder l'emporter comme un animal que l'on tente d'apprivoiser, un chat sauvage auquel on abandonne un bol de lait, un chien farouche qui fuit avec son os pour le mastiquer à l'abri des regards.* (p.175)

Il faut remarquer les malformations de plus en plus nombreuses à mesure que les générations avancent. On le voit chez les personnes qui ont attrapé le cancer, mais aussi chez les animaux de la ferme, comme les chats. On peut ajouter les avortements des truies et de la génitrice.

-La consanguinité sera une des raisons de ces malformations chez les personnes qui aboutira à une lignée malade. Cela les éloigne de l'humanité.

- Les rapports sexuels désordonnés : L'auteur évoque des rapports incestueux ainsi que des situations limite, comme deux frères qui couchent avec la même femme. Cela comprend des désirs et pratiques sexuelles entre hommes et animaux. Toutes ces pratiques qui se situent hors de toute morale humaine, donnent à ces personnages une identité animale. En plus, les rapports des humains avec les animaux dépassent toute opposition binaire entre humain et animal, configurant un univers noir d'hybridité multiple et grotesque : ... *Joël, Henri, Serge poussant le verrat afin de l'aider à escalader le corps énorme de la femelle, s'allongeant à demi sur son dos pour saisir d'une main la verge qui éjacule déjà et l'amener au sexe de la truie, comme si c'étaient eux qui s'accouplaient aux bêtes femelles en lieu et place du verrat, en même temps que le verrat, ...* (p.315-316) Ils ont la même position, la même place et le même désir que le verrat pour baiser la truie... au fond, ils revêtent toute l'animalité du cochon.

-Personnes sans émotions : On ne va jamais trouver ces personnes communiquant leurs émotions et surtout pas d'expressions d'amour ou tendresse. Pourtant, c'est le lecteur qui éprouve de fortes émotions à cause des récits pleins de situations de violence limite. Dans cette histoire on va voir comment Henri, Serge ou Joël, depuis tout petits, deviennent indifférents aux hurlements de douleur des cochons. Ainsi perdent-ils leur humanité.

-Habitué à la violence et à la tuerie : c'est ça le travail de la ferme. Dans un extrait l'auteur évoque les souvenirs de Joël de l'enfance : *L'un des premiers souvenirs qu'il garde d'Henri est de le voir jeter des chatons contre le mur du hangar et de voir tomber à ses pieds les dépouilles fendues ou éclatées sur le béton nu, puis les auréoles sur la brique, d'abord rouges puis brunes, puis noires au fil des jours.* (p.295) Cette tuerie est normalisée, excusée par l'idéologie des personnages, le déterminisme. Mais cette activité a des conséquences très graves à long terme, jusqu'à devenir insoutenable.

-Ce qu'ils mangent, ingèrent provoque leur animalisation : L'auteur joue avec l'idée que manger tout le temps de la viande de cochon transforme les membres de la famille en animaux. On a plusieurs exemples, parmi lesquels je remarquerais celui d'Éléonore qui, depuis petite, apprend à téter d'une truie. Avec cet événement Del Amo veut transmettre qu'Éléonore, dès son enfance, a déjà perdu une partie de son humanité et a acquis des caractéristiques animales. En outre, déjà grande, elle s'est habituée à s'allonger dans la porcherie à côté d'une truie pour téter.

-Ils mangent, pissent et défèquent comme les animaux : en plein air ou dans la porcherie, sans intimité, d'une manière peu hygiénique. Au début du roman, quand on est en train de connaître cet univers, Del Amo donne toutes sortes de détails pour nous expliquer comment le personnage de la génitrice pisse et défèque: *De toutes les fonctions du corps, l'ingestion est celle que la génitrice exècre, elle qui retrousse jupe et jupons pour se soulager jambes écartées où qu'elle se trouve, au beau milieu d'un champ, dans la rigole d'une rue du village ou à même le tas de fumier qui trône au beau milieu de la cour, son pissat ruisselant sur la terre, mélangé à celui des bêtes et, lorsque le besoin est autre, s'écarte à peine derrière un fourré pour s'y accroupir et déféquer.* (p.17) En outre, la pisse des humains et des animaux se mélange, comme si l'auteur voulait gommer toute différence entre animaux et humains.

D'ailleurs l'exemple de la génitrice en est la limite même puisqu'elle est une brute à part entière, ayant accouché d'un enfant mort dans la porcherie de sa ferme comme si elle était une truie: *...et c'est à genoux puis sur le flanc que la génitrice met bas, comme une chienne, comme une truie, pantelante, rubiconde, le front perlé de sueur.* (p.22) Avec ces exemples et ces descriptions, il semble que Del Amo veuille priver les humains de toute supériorité, et mettre au même niveau personnes et chiens ou personnes et truies.

Une fois réalisé ce parcours à travers les figures de style de la réification et de l'animalisation tout au long de *Règne animal*, je voudrais analyser plus attentivement deux héros. Ce sont Éléonore, dans la première partie du livre, et Jérôme, dans la deuxième partie.

ÉLÉONORE, L'HÉROÏNE LA PLUS HUMILIÉE

Cette héroïne est moitié animal moitié humaine ; née d'une mère à moitié truie, elle va la haïr pour l'avoir enfantée fille, et ne pas être si utile au travail de la ferme. Ce manque d'amour maternel va marquer toute sa vie.

Éléonore va grandir entre cochons, comme si elle était une des leurs. Ainsi, dès qu'Éléonore naît, la génitrice la met à allaiter d'une truie au milieu des petits cochons. Une fois qu'elle a grandi, elle continue de téter de la même façon : *Lorsque la truie est allaitante, Éléonore trouve encore un plaisir secret à s'allonger dans la paille, contre son flanc, et à sucer un peu de ce lait, le front pressé contre la peau molle et chaude doucement parfumé de la mamelle.* (p.44) Ce qui prouve qu'Éléonore est déjà une vraie bête.

Pendant qu'elle vit sous les ordres de la génitrice, elle n'aura aucune dignité ; elle sera soumise à toute sorte d'humiliations. Plus encore dès que son père meurt, puisque la veuve ne perd pas l'occasion de l'insulter, la frapper et la maltraiter. Avec la visite du colporteur à la ferme, Éléonore s'aperçoit du manque de son père déjà mort, et de sa vulnérabilité, puisque le colporteur essaie d'abuser d'elle, dans une situation où elle ne peut demander l'aide de la génitrice.

Avec son époux Marcel, elle n'aura pas une vie facile. Elle épouse une « gueule cassée », à savoir, un mutilé de la Grande Guerre ; un Marcel déjà défiguré, solitaire, asocial et un véritable monstre ; il a un comportement souvent très violent envers elle et son fils, à cause des séquelles des moments d'horreur qu'il a vécus pendant la guerre.

Dans la deuxième partie de l'histoire, Éléonore sera le témoin vétérinaire de l'effondrement de la famille, malgré elle. Magique est le moment où elle parle à Jérôme, son arrière-petit-fils, qui ne comprend pas mais l'écoute. Elle fait un discours magnifique sur l'histoire de cette famille et sur ce qu'elle a vu, sur la fatalité de cette lignée et son destin fatidique, que l'on ignore encore. Mais quelque chose de terrible a eu lieu dans la famille ; une chose que Jérôme a commise. Comme une aberration en forme de suspense.

JÉRÔME, LE HÉROS MAGIQUE

Ce garçon étrange, nommé L'Heureux, L'Idiot, etc. est une vraie bête à cause de sa dysfonction comme personne, son mutisme, son autisme. Il est bâtard, puisqu'il

n'est pas le fils de Serge mais celui de son frère, ... Il possède toutes les caractéristiques qui l'éloignent d'un être humain. Ainsi, il ne communique pas avec les autres personnes, tel un animal.

Jérôme semble être renfermé dans un monde solitaire, résistant à la folie de l'élevage. La particularité de l'enfance avec la tendance à rêver et à jouer donne à l'auteur des possibilités de liens magiques. En effet, il a un rapport très particulier avec les bêtes sauvages et les cochons de la ferme. Plus incroyable encore, il a un lien spécial avec les morts et parvient à communiquer avec eux.

On peut dire que la plupart du temps, Jérôme échappe à l'univers noir de l'élevage. C'est ainsi qu'il est le seul membre de la famille qui ne respecte ni l'autorité d'Henri, son grand-père, ni celle de son beau-père, Serge. Ainsi, Jérôme est la seule personne libre de la ferme, toujours plongé dans ses rêves et ses jeux avec les bêtes, et les morts, hors du contrôle et de la surveillance des adultes.

Dans un extrait, on le voit avec une couleuvre qui lui parle ; c'est la voix de la conscience, qui se révèle à lui à travers la couleuvre : *Tu sais cette façon que t'as de regarder ta sœur, ben j'aime pas bien ça.* (p.284). C'est le seul cas où une bête parle. Cependant on doit comprendre que l'auteur construit un univers écarté de celui des humains ; alors, on doit considérer que c'est dans un langage différent au nôtre que tous les deux communiquent. Les lecteurs doivent s'imaginer qui la couleuvre transmet cette phrase à sa façon. Ainsi, il faut faire une lecture réaliste de cette scène.

Mais, est-ce que l'Idiot échappe vraiment à l'univers noir de la ferme ? Au début, il ne comprend rien à la logique violente des adultes : *pourquoi n'est-il pas mal de frapper les bêtes, de leur arracher des morceaux de chair, de leur fracasser le crâne contre le mur ou de les noyer dans un seau, et pourquoi est-il mal de leur donner du plaisir ou de donner du plaisir à Julie-Marie ?* (p.399) Malheureusement il a déjà trop vu.

Lorsque le roman avance, on voit que Jérôme a parfois des crises violentes : *L'enfant s'agenouille près de l'animal et lève la pierre avant de l'abattre...Jérôme soulève la pierre et l'abat à nouveau, puis encore, et encore, et encore, jusqu'à ce que le lapereau ne soit plus qu'un tas de fourrure informe et sanglant, enfoncé dans les herbes du bas-côté,...* (p.351). Jérôme dysfonctionne de plus en plus à cause des scènes d'accouplement qu'il a vues entre les cochons et Serge, Henri et Joël. En outre, il ressent une forte attirance envers sa sœur.

Jusqu'à perpétrer ce qui se révèle comme la fatalité de ce roman : À la fin, Jérôme tue sa sœur Julie-Marie par jalousie. Ainsi, il devient entièrement bête. Son arrière-grand-mère, Éléonore, lui rappelle dans un discours plein de force : *Qu'est-ce que tu as fait, espèce de diable, pour te couvrir de boue comme ça ? Viens donc là que*

*je te lave. Enlève ce T-shirt, tends les bras, penche ton visage : Où es-tu encore allé traîner ? **Qu'est-ce que tu as fait, sale bête, animal, démon ?*** (p.211).

C'est par cet acte fatal, à cause de cette fatalité que Jérôme devient le héros animal de ce roman. Moyen qui s'avère être fondamental pour l'auteur à l'heure de dévoiler les conséquences catastrophiques d'exploiter brutalement le règne animal (et « brutalement » vient de « brute », « animal »).

7.-CONCLUSION

De ce travail, je retiendrai trois idées principales :

En premier lieu, *Règne animal* est un livre qui change notre vision sur les animaux. Parce qu'il dévoile, d'un côté, leur intelligence et leur faculté d'éprouver les sentiments et, d'un autre côté, la réalité cachée des abattoirs et leur violence envers les animaux. C'est, alors, une fiction qui parle de notre réalité (qui est surtout humaine) et de notre société, et qui touche les points clé de la revendication du mouvement animaliste.

En second lieu, *Règne animal* est un livre très bien structuré. Il y a deux parties qui sont clairement différenciées : la présentation de l'univers noir qui correspond au début du XXe siècle, et le récit de l'effondrement de la famille et l'élevage. Bien que les deux parties soient bien distinctes, en même temps, elles sont exceptionnellement liées à travers le personnage d'Éléonore, qui est l'héroïne principale au début, pour devenir à la fin un témoin silencieux qui reste dans l'ombre mais connaît toute la famille mieux que personne. Éléonore est celle qui sert à tisser cette fiction du début à la fin, celle qui structure, en fin de comptes, ce roman.

En dernier lieu, Del Amo a, dans ce livre, une écriture très réaliste, basée sur l'observation ; une écriture, pourtant, très violente et subversive, reflet de la réalité des abattoirs ; c'est une écriture qui choque. Elle écœure et dégoûte le lecteur et la lectrice, comme écœure l'observation des abattoirs ; on ne peut rester immuable en lisant ce roman, sans éprouver une sensation d'épouvante. De longues descriptions, qui donnent les détails les plus désagréables sur les corps, les odeurs et la puanteur des bêtes comme des personnes mortes et vivantes, rapprochent ce récit du naturalisme. Par ailleurs, avec le lexique très riche concernant la nature, la terre, les animaux, les odeurs ou les sons qu'émettent personnes et animaux, l'auteur parvient à maîtriser des portraits bien nuancés et bien réalistes. Enfin, pour ce qui est du travail stylistique de l'auteur, il faut souligner les figures suivantes : La personnification pour les animaux de la fiction et la réification ou l'animalisation pour les êtres humains. Ainsi, il arrive à gommer la catégorisation, la hiérarchisation entre personnes et animaux. C'est avec la construction de personnages très complexes que Del Amo est arrivé à configurer des portraits aussi réalistes qu'au cinéma.

En synthèse finale, je dirais que cette rhétorique est au service d'un message animaliste de l'auteur. J'ai pu tirer cette conclusion de l'analyse de sa rhétorique, ainsi que de l'entretien avec l'auteur que j'ai eu la chance de rencontrer, et que je transcris ici en guise d'épilogue. Il est, en outre, militant du mouvement animaliste.

8.-ÉPILOGUE : ÉCHANGE AVEC L'ÉCRIVAIN JEAN BAPTISTE DEL AMO

— *D'où vous êtes-vous inspiré pour écrire ce roman ? Est-ce que le résultat du livre répond à votre idée originelle ? En êtes-vous satisfait ?*

JB DEL AMO : Il faudrait plutôt parler d'inspirations, tant un roman se nourrit de différentes choses : d'idées, d'instantanés vécus, d'obsessions, de lectures, de films, etc. Pour *Règne animal* j'avais envie de raconter une nouvelle histoire de famille, comme je l'avais fait dans mon deuxième livre, *Le sel*, et d'utiliser l'élevage intensif comme théâtre pour cette histoire. Le résultat est très différent de mon idée originelle puisque j'imaginai d'abord que le roman se passerait uniquement à l'époque contemporaine. C'est en me demandant quelle avait été l'histoire de cette famille que j'ai recomposé un arbre généalogique jusqu'à remonter aux personnages de la génitrice, du père, et d'Éléonore. Je ne peux pas dire que je sois satisfait. J'ai le sentiment d'avoir fait de mon mieux... Mais, comme à chaque livre, je pense que le prochain sera plus abouti.

— *Avec ce roman votre but était de créer une rhétorique animaliste, c'est-à-dire, un discours et un style en faveur des droits des animaux ?*

JB DEL AMO : Pas du tout, puisque je ne militais pas pour la cause animale lorsque j'ai envisagé d'écrire ce livre. Mon idée première était en revanche de parler des humains et des animaux de la même façon, de porter sur eux un même regard. De les contempler tous comme des organismes, des corps. En revanche, mes recherches m'ont conduit à m'interroger sur la question du droit des animaux, et il est certain que ce questionnement transparait dans le roman, mais ce n'est qu'un sous-texte et le livre n'a aucune volonté politique.

— *Par la manière d'aborder la sexualité dans le roman, en évoquant plusieurs situations marginales et crues, vous vouliez ouvrir et émanciper les mentalités de lecteurs ou, par contre, vous les avez choisies par hasard ? (je fais allusion, par exemple, aux rapports sexuels de Joël dans les toilettes d'aires de repos, ou à ceux des femmes infidèles de Puy-Larroque avec les anciens du village pendant la guerre).*

JB DEL AMO : Je ne pense pas au lecteur quand j'écris, donc je n'ai aucune intention à son égard. Ces sexualités ne me semblent pas particulièrement marginales. Je décris des hommes et des femmes qui vivent, qui aiment, qui souffrent, qui meurent. Ne pas parler de la sexualité me semblerait être une erreur car je ferais l'impasse sur une partie de leur humanité.

- *De qui ou comment vous êtes-vous inspiré pour créer un personnage aussi cruel que la génitrice et les humiliations qu'elle commet contre sa fille Éléonore ? Ce n'est pas "dangereux" de faire revêtir à une femme le rôle le plus cruel du roman, dans notre société actuelle ?*

JB DEL AMO : J'ai beaucoup aimé le personnage de la génitrice. Elle n'est pas uniquement cruelle, elle est sans doute plus complexe que cela. Elle aussi essaie de

survivre, et porte sans doute une histoire difficile qui fait qu'elle est incapable de témoigner de l'amour à sa fille. C'est pour cela qu'elle est dénommée la génitrice, parce qu'elle est incapable d'être mère. Mais, à la fin de sa vie, lorsqu'elle commence à perdre la tête, elle se déleste d'une part de sa mémoire et devient à nouveau capable de faire preuve de sentiments à l'égard d'Éléonore. Dans *Règne animal*, les femmes souffrent de la domination des hommes et essaient de s'en émanciper. Bien que nous ne connaissions pas l'histoire personnelle de la génitrice, c'est sans doute aussi son cas, et elle s'est peut-être construite de cette façon pour faire face à cette domination, et supporter aussi les conditions de vie extrêmement difficiles de cette époque.

- J'ai bien aimé le fait que vous montriez de façon efficace les conséquences tragiques de la guerre. Dans ce sens, je crois que ce roman attaque d'une façon très juste les valeurs réactionnaires du patriotisme français : à mon avis, il situe bien la figure du soldat comme victime, mais aussi comme responsable, la figure de la femme fidèle, etc. Pourtant, vous n'avez pas craint un peu d'être accusé d'antifrançais ?

JB DEL AMO : Je n'ai pas eu cette crainte. Ces scènes sont plus une dénonciation de la barbarie de la guerre de façon générale et de la violence que les hommes peuvent s'infliger les uns aux autres.

Entretien fait le 17-06-2017

9.-BIBLIOGRAPHIE

- DEL AMO, Jean-Baptiste (2016). *Règne animal*. Éditions Gallimard.
- FLYS JUNQUERA, Carmen, MARRERO HENRIQUEZ, José Manuel et BARELLA VIGAL, Julia (2010). *Ecocríticas. Literatura y medio ambiente*. Madrid. Edición Iberoamericana Ververert.
- FONDATION ELHUYAR (2016). *Dictionnaire Elhuyar hiztegia. (Euskara-frantsesa/Français-basque)*. Andoain. Édition Leitzaran grafikak. 2^e édition.
- GARCÍA-PELAYO Y GROSS, Ramón et TESTAS, Jean (1967). *Dictionnaire moderne français-espagnol*. Paris. Collection Saturne. Librairie Larousse.
- GARCÍA-PELAYO Y GROSS, Ramón et TESTAS, Jean (2001). *Gran diccionario Larousse, español-francés/francés-español*. Barcelona. Spes Editorial, S.L.
- ROBERT, Paul (1967, nouvelle édition revue, corrigée et mise à jour pour 1981). *Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris. Société du nouveau Littré. 11^e édition.
- TRAÏNI, Christophe (2011). *La cause animale*. Paris. Presses universitaires de France

SITOGRAFIE

<https://www.babelio.com/auteur/Jean-Baptiste-Del-Amo/94777> consulté le 17-06-17

<http://www.larousse.com/es/diccionarios/frances> dernier jour consulté le 27-06-17

<http://www.lecteurs.com/auteur/jean-baptiste-del-amo/3172431> consulté le 15-06-17

<https://www.youtube.com/watch?v=SmQof4ORlw4> consulté le 4-06-17

<https://www.youtube.com/watch?v=HEb0KtIIQKs&t=34s> consulté le 4-06-17

<http://www.motspourmots.fr/2016/10/regne-animal-jean-baptiste-del-amo.html>
consulté le 4-06-17